

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

rfpsy@spp.asso.fr / 01 43 29 26 20
21 rue Daviel 75013 PARIS

Arguments des numéros à venir

La *Revue française de psychanalyse* publie cinq numéros par an. Le premier numéro fait l'objet d'un colloque chaque début d'année.

Le numéro Deauville : il s'appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque fermé) disponibles sur demande par mail (rfpsy@spp.asso.fr).

Le numéro CPLF : seules les personnes ayant assisté au congrès peuvent proposer un texte pour publication (calibrage spécifique : 15 000 s. max.).

ANNEE 2018

• EN SEANCE n°2018-1

Envoi des textes : 1/09/2017 – Parution : Mars 2018

« Celui qui tente d'apprendre dans les livres le noble jeu des échecs ne tarde pas à découvrir que seules les manœuvres du début et de la fin permettent de ce jeu une description schématique complète, tandis que son immense complexité, dès après le début de la partie, s'oppose à toute description. »

S. Freud, 1913c.

Freud, à travers cette métaphore du jeu d'échec, exprimait la difficulté de parler de la séance d'analyse et de rendre compte de sa complexité. Un siècle plus tard, la séance conserve toute sa complexité, mais s'est aussi diversifiée.

« Laissez-moi dire ce que j'ai à dire ! » « Restez tranquille, ne dites rien ! Ne me touchez pas ! » C'est avec l'acceptation des injonctions de Emmy Von N. que la séance psychanalytique est née. Et que fut ébauchée aussi, d'une certaine manière, la règle de l'association libre. Devait suivre en réponse, celle de l'écoute analytique, « l'attention en égal suspens » de l'analyste. Partie constitutive du processus analytique qui est censé s'y développer, la « situation analysante » (Donnet, 2005), mise en jeu dans la relation patient/analyste, inclut le processus avec ses contenus, objets de l'interprétation, auquel il convient d'adjoindre un non-processus : le cadre à l'intérieur duquel les variables du processus ont lieu.

La durée de la séance a été l'objet de débats importants dans la communauté psychanalytique à la suite de l'introduction par Jacques Lacan de la pratique de la scansion. À l'encontre de la position lacanienne, Jean-Luc Donnet montre combien la séance longue (45 mn) et régulière permet une véritable « transitionnalisation » de la temporalité (Donnet,

1995, p. 194), n'excluant pas les discontinuités internes à la séance et l'importance du choix du moment opportun pour l'interprétation.

La multiplicité des pratiques psychanalytiques introduit dans la séance des changements tout en gardant des invariants : la séance analytique est désormais proposée selon différents cadres (privés, publics, voire à distance), aux différents âges de la vie, du nourrisson au grand âge, individuellement ou en groupe. Bien que la référence aux topiques demeure un axe incontournable pour comprendre l'enchevêtrement et l'instabilité que connaissent aujourd'hui les repères identificatoires (différences des sexes et des générations), la diversité des pratiques (psychanalyse sur le divan, thérapie en face à face, psychodrame, thérapie de groupe, consultation, consultation mère/bébé, etc.) introduit des variations dans la nature de la séance, sa fonction, sa fréquence et sa durée. Lieu privilégié de l'écoute de l'écoute et de la transmission, la séance de supervision (individuelle ou collective) a, elle aussi, ses spécificités (Faimberg, 2016).

Par son architecture, le cadre assure l'existence de la séance, « somme de tous les détails de l'aménagement du dispositif » pour Winnicott (1960), le cadre constitue, selon José Bleger, le récepteur de la symbiose, invisible dans le processus, mais reposant en lui. Partie la plus régressive et psychotique du patient, elle exprime sa fusion primitive avec le corps de la mère. Le cadre analytique réincarne cette symbiose afin de la transformer (Bleger, 1980). Dans la séance, véritable « laboratoire central » (J.-B. Pontalis, 2001, p.155), l'analyste est conduit à « penser contre soi, en ne cessant de se confronter à la pensée des autres ».

Ainsi, l'identification projective d'abord conçue par Mélanie Klein (1946) comme une modalité de relation agressive à l'objet, puis comme communication primitive et normale par Herbert Rosenfeld (1988), et plus encore avec Wilfred Bion (1962), suppose que l'analyste reçoive et élabore les états mentaux, verbalisés ou non, en lien avec l'interaction des deux psychismes. James Grotstein devait parler de transidentification projective (2005) pour caractériser les identifications projectives particulièrement puissantes.

En séance, ces identifications devront être reçues dans la psyché de l'analyste qui pourrait s'éprouver dans un premier temps dépossédé de son identité, mais qui devra la retrouver pour interpréter. Ceci a pour conséquence l'influence prise par la « rêverie maternelle » et la relation contenant-contenu (Bion, 1962). La séance peut alors se dérouler à la manière d'un « rêve » au cours de laquelle les associations libres de certains patients parviennent à un flux associatif fluide. Cette pratique a été largement développée par les post-bioniens, Antonino Ferro (2000, 2008), Giuseppe Civitaresse (2008) notamment. Christopher Bollas, (2011) a proposé l'identification perceptive en mettant l'accent sur la complexité de l'organisation inconsciente, incluant également l'analyste dans la narration, de même que les modalités d'expression vocales, son et voix véhiculant affects et émotions. Où commence et où s'arrête la séance ? Quelle est l'influence du patient d'avant ou du patient d'après ? Comment aborder ce qui pourrait être considéré comme des « accidents » de séance, tant pour l'analyste que pour le patient, qu'il s'agisse de la vie quotidienne comme de la réalité socio-politique ? Les témoignages des analystes sud-américains, allemands et bien d'autres, montrent que la séance parfois pratiquée dans la clandestinité est adossée à un cadre qui peut résister aux violences du monde. Mais ces mêmes témoignages montrent aussi les limites d'une telle pratique, un régime dictatorial rend pratiquement impossible l'exercice de la psychanalyse en raison même de la nature de l'inconscient et des processus transférentiels (Urtubey de, 1999).

À partir des années 1970, Michel de M'Uzan, réfléchissant à ce qui se passe « pendant la séance » (1989), retrace les différentes phases de l'activité psychique de l'analyste, jusqu'à l'accueil du patient au-dedans de soi appelant l'auto-observation d'une partie de son moi transformé par cette admission (1994). De M'Uzan – qui va jusqu'à assimiler la séance analytique à une zone érogène – s'attache particulièrement à l'activité paradoxale, aux moments de dépersonnalisation, tant chez le patient que chez l'analyste, pouvant transformer la séance

en « une créature fabuleuse qui englobe tous les participants » (2003, p. 434), la « chimère ». Les patients, souligne de M'Uzan, parlent de « leur » séance comme d'un être vivant ; cette conception de la séance comme un « scandale économique » devant libérer l'énergie nécessaire à un nouvel investissement.

De leur côté, César et Sára Botella s'attachent à ce qu'ils appellent « le problème de la régression formelle de la pensée et de l'hallucinoire », donnant lieu à une communauté de régression ou « travail en double », analogue au travail du rêve, pouvant parvenir jusqu'à la trace originaire du manque, négatif du trauma. Faut-il considérer que l'hallucinoire permet alors l'élaboration, dans la cure, de ce qui était resté jusque-là non représentable (2004) ?

La cure-type connaît différents modèles, convoquant chacun un nombre de séances hebdomadaires différent, des six séances pratiquées par Freud aux quatre ou cinq séances du modèle Eitingon ou aux trois séances du modèle français. Chacun tente le meilleur compromis possible entre ce qui est conçu comme un temps permettant une transformation psychique en profondeur et les exigences changeantes de la réalité sociale (temps, argent). À côté de la séance d'analyse, on pourra se demander quelles sont les spécificités de la séance du psychodrame, des thérapies de groupe, de la psychothérapie psychanalytique corporelle. Le corps, les sensations n'y jouent pas le même rôle, la nature de la parole, le rapport à l'action et à la motricité sont différents, comme ils le sont dans la séance analytique avec l'enfant ou avec un patient psychotique. Les séances d'analyse avec les enfants regorgent de cette mobilité agie, de même celles avec les adolescents, aux prises avec leur solitude qui questionnent l'analyste et ses idéaux avec les images énigmatiques glanées au hasard des rencontres des objets numériques. Face à l'éventail des défaillances de la symbolisation (Gibeault, 2010 ; Brun, Roussillon, 2014) ne convient-il pas de considérer la séance, et sa tâche de psychisation, voire sa construction, comme fondamentale ? Mais aussi, comment considérer l'impact transformationnel d'une séance hebdomadaire, le plus fréquemment utilisé en psychothérapie ?

Comment, enfin, rendre compte d'une séance ? « Quel gâchis que nos reproductions, écrivait Freud à Jung, comme nous mettons lamentablement en pièces ces grandes œuvres d'art de la nature psychique ! » (30 juin 1909) Comment un procédé narratif, par essence externe et en après coup, peut-il rendre compte de la situation intime vécue entre patient et analyste dans un bureau d'analyste ? À propos de ce qui se passe dans la séance analytique, Bion disait : « nous ne pouvons parler que de ce que l'analyste ou le patient a le sentiment de vivre, de son expérience émotionnelle que je désigne par T. » (Bion, 1970). Qu'en est-il alors de cette translation pulsionnalité/émotionnalité ? Si elle peut caractériser un aspect important de la psychanalyse contemporaine, la réalité de la séance elle-même ne se donne que dans l'après-coup.

Béatrice Ithier
beatriceithier@yahoo.fr

Hélène Suarez-Labat
suarezlabath@hotmail.com

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bion W., *Aux sources de l'expérience*, Paris, Puf, 1962.

Bion W., *L'Attention et l'Interprétation*, Paris, Puf, 1970.

Bleger J., *Symbiose et Ambiguïté*, Paris, Puf, 1980.

Bollas Ch. (2007), *Le Moment freudien*, Paris, Ithaque, 2011.

- Botella C., et S., *La Figurabilité psychique*, Lausanne, Delachaux & Niestlé, 2004.
- Brun A., et Roussillon, R., *Formes primaires de symbolisation*, Paris, Dunod, 2014.
- Donnet J.-L., Sur l'institution psychanalytique et la durée de la séance, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 19, 1979, p. 241-259 ; *Le Divan bien tempéré*, Paris, Puf, 1995.
- Donnet J.-L., *La Situation analysante*, Paris, Puf, 2005.
- Faimberg H., L'écoute de l'écoute, in L. Danon-Boileau (dir.) *Des psychanalystes en séance*, Paris, Puf, 2016.
- Ferro A. (1996), *La Psychanalyse comme œuvre ouverte*, Toulouse, Erès, 2000.
- Ferro A. (2007), *Éviter les émotions, vive les émotions*, Paris, Ithaque, 2014.
- Gibeault A., *Les Chemins de la symbolisation*, Paris, Puf, 2010.
- Grotstein J. (2005), *Un rayon d'intense obscurité*, Paris, Ithaque, 2016.
- Klein M. (1946), Notes sur quelques mécanismes schizoïdes, *Développements de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1966.
- M'Uzan M. de, Pendant la séance, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 40, 1989, p. 147-163.
- M'Uzan M. de, *La Bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1994.
- M'Uzan M. de (2003), La séance analytique, une zone érogène ?, *Revue française de psychanalyse*, n° 2, p. 431-439.
- Pontalis J.-B., Le laboratoire central, *Revue française de psychanalyse*, numéro Hors-Série sous la direction d'A. Green, 2001, p. 311-317 ; *Le Laboratoire central*, Paris, L'Olivier, 2012.
- Rosenfeld H. (1988), *Impasse et interprétation*, Paris, Puf, 1989.
- Urtubey L. de, *Aux sources de l'interprétation*, Paris, Puf, 1999.
- Winnicott D. W., La théorie de la relation parent-enfant, *IJP*, 1960, p. 585-595.

• L'IMPATIENCE n°2018-2

Envoi des textes : 1/11/2017 – Parution : Mai 2018

L'impatience n'est pas un concept analytique, elle n'apparaît ni dans le Vocabulaire de Laplanche et Pontalis, ni dans l'Index thématique d'Alain Delrieu. Sa définition elle-même est curieusement formulée : une fois repérée comme trait de personnalité, une fois soulignée la tendance à agir qu'elle implique, elle est essentiellement cernée en négatif, c'est à dire en termes de « manque de... » et d'abord « manque de patience » ! Plusieurs perspectives sont alors annoncées : d'une part, l'incapacité à se contenir soi-même apparaît dans ses synonymes, la fougue, l'impétuosité, la pétulance ; d'autre part, le manque de patience pour supporter quelque chose ou quelqu'un d'autre, avec comme synonymes l'agacement, la colère, l'énervement, l'exaspération. Et enfin, le manque de patience pour *attendre* quelqu'un ou quelque chose, avec les synonymes, avidité, empressement, désir, fièvre. « Irritation » revient le plus souvent dans les dictionnaires pour signaler la composante nerveuse que produit l'impatience dans ses manifestations symptomatiques : une agitation du corps et de l'esprit qui vient répéter et dénoncer l'impuissance à assurer le contrôle de l'un et de l'autre. Cette approche préliminaire tend à mettre en évidence les qualités négatives de l'impatience, et nous n'y avons pas dérogé, en commençant cet argument par « L'impatience n'est pas... »

On peut attribuer cette tendance à la composition du mot : le *im* de impatience étant un privatif, la patience pourrait être première et l'impatience seulement son avers et le contraire de la vertu ! Car la patience est une vertu, tout le monde le sait, et devient suspecte par là-même - en tout cas pour les psychanalystes- puisqu'elle s'érige nécessairement contre d'autres penchants, plus naturels ou plus sauvages.

Bizarrement, le mot « excitation » n'apparaît pas dans les définitions communes de l'impatience et pourtant, c'est bien celui qui vient le plus immédiatement si on en cherche des résonances psychanalytiques puisque le point de vue économique s'impose d'abord aussi bien dans l'attraction difficile à freiner que dans le rejet, tout aussi débordant. L'irritation pourrait bien être le produit de l'excitation : une irritation psychique (et non plus seulement nerveuse) qui stigmatise un état d'attente, d'alerte, une irritation érotique ou agressive déterminés par l'objet qui semble se constituer comme point d'ancrage essentiel, sans doute du fait de la nature pulsionnelle de ses fondements. Etre impatient, tout court, ne signifie pas grand chose, sauf à vouloir décrire un trait de caractère : le complément (d'objet) est indispensable et cette exigence est la cause même de l'accroissement de son intensité qui pourrait pousser à la décharge

motrice, l'action, l'agir. Mais n'est-ce pas justement aller trop vite ? L'impatience et la nécessaire présence d'objets qu'elle implique n'appellent-elles pas régulièrement la représentation ? Représentations d'attente d'un objet de désir ou de rage (plus que de haine d'ailleurs), un fantasme, une scène... bref une articulation plus ou moins aisée de l'économique et du dynamique ? Jusqu'à quel point l'impatience n'a-t-elle pas à voir aussi, cette fois dans une perspective winnicottienne, avec l'utilisation de l'objet ? Sa mise à l'épreuve, sa résistance à l'excès et à la précipitation témoigneraient alors de la capacité de l'analyste à la reconnaître, à l'endurer, à survivre ?

Les analystes, comme les auteurs de dictionnaires, convoquent les antonymes, fidèles aux couples d'opposés qui constituent l'armature de la pensée et de la métapsychologie freudienne. Si l'impatience est le contraire de la patience, ce sont d'autres mots qui surgissent pour en préciser les déclinaisons : lorsqu'elle suggère la révolte, c'est la soumission qui vient la contredire, lorsqu'elle témoigne d'une contenance malaisée, les antagonistes deviennent la nonchalance et l'indolence comme si seule l'impatience était capable de rendre compte de la force des désirs et que l'indifférence s'emparait de ses opposés, jusqu'au risque de désinvestissement ?

Cependant, dans l'analyse, d'autres composantes surgissent : l'impatience est une autre face de l'attente, dont on peut penser qu'elle peut se qualifier de manière plurielle et contrastée. Plus précisément, il nous faudrait distinguer l'attente patiente (la plus convenue et surtout la plus connue) et l'attente impatiente, celle-ci à la crête même de la chose et de son contraire, ce qui nous intéresse évidemment ! En première instance, l'impatience résiste au détour exigé par la démarche épistémologique et par la clinique même de la cure. Elle pourrait s'inscrire dans la logique du principe de plaisir, contre celui de la réalité mais l'affaire serait sans doute trop simple : cette construction est cohérente au regard de la première topique et de la première théorie des pulsions, elle est infléchie par les usages courants qui la déportent, il faut insister, du côté d'une quête voire d'une assurance de satisfaction ; on pourrait même penser en effet que le courant majeur de l'impatience est entraîné dans la réalisation hallucinatoire du désir. Mais le climat change avec le tournant topique et économique : l'impatience pourrait alors se mettre au service de la compulsion de répétition, de la tendance à agir plutôt qu'à penser ou rêver, elle pourrait pousser vers l'acte en entretenant le leurre d'un soulagement purement économique. L'impatience, comme la patience qui tente de la traiter, est une des voies royales d'expression de l'excitation : le rêve et ce qu'il détient de pouvoir dans l'analyse en est un objet privilégié – et le transfert aussi.

Cela nous intéresse chez les analystes : ceux qui sont comme hors temps réel, qui tolèrent l'impatience et ne sont pas agrippés au changement manifeste, ceux qui ne croient pas qu'en un mois ou un an, la psyché de leur patient pourrait être révolutionnée, ceux-là ne sont pas emprisonnés dans un excessif souci d'efficacité. Ils ne se laissent pas emporter par la pression des symptômes et le défi actuel porté à la psychanalyse notamment dans le champ des troubles « visibles » qui affectent le comportement.

Les traductions psychopathologiques se multiplient désormais: les enfants turbulents ne sont-ils pas impatientes ? Et voilà que la nostalgie du mot nous prend car d'impatience on parle infiniment moins que d'hyperactivité, qui stigmatise une coupure entre le comportement et la psyché. L'impatience a pour mérite de reconnaître les sources internes de l'émoi, elle qualifie un état de la vie intérieure qui s'ex-prime.

Lorsqu'elle prend ses formes les plus connues de la psychanalyse, elle appelle inéluctablement le mouvement maniaque dans les bouleversements de l'urgence qui l'habite et la presse. A moins de coloniser les commencements amoureux : l'impatience d'aimer n'est-elle pas l'évidence même de l'amour ?

Oui, l'impatience est liée aux mouvements pulsionnels, aux états d'affects et au temps. Il existe une bien jolie cantate de Jean-Philippe Rameau qui s'intitule « L'impatience », écrite en 1720 pour une voix de ténor et une viole avec basse continue. L'argument en est banal, un amant attend sa bien-aimée dans un bois au petit matin, et l'attente excite son impatience : peut-être faut-il citer ces paroles naïves, voire un peu mièvres justement parce qu'elles témoignent d'un autre temps, celui de la musique baroque et d'une impatience qui se conjugue à l'attente sans en constituer l'inverse.

Ce n'est plus le poids de ma chaîne

Qui me fait pousser des soupirs

La seule attente des plaisirs

Fait à présent toute ma peine?

...

L'amour ne fait point d'offense

Quand il rend les amants heureux.

Il songe à redoubler par mon impatience

Le doux plaisir qui doit suivre mes vœux.

Cette évocation nous importe pour une raison simple : elle met en évidence les vertus de l'impatience, sa place première, l'intensité qu'elle souligne, le désir qui l'anime et en ce sens, le poète pourrait, une fois encore, anticiper la psychanalyse !

Du côté de la méthode analytique, l'impatience n'est pas bienvenue même si elle est un hôte régulièrement présent au rendez-vous. Freud ne cesse de le répéter dans ses mises en garde. Peut-être parce qu'il a fait lui-même l'expérience de ses dérives : d'abord avec l'hypnose et la suggestion, deux façons d'obtenir immédiatement ce que l'on cherche... et puis avec les hystériques lorsqu'il s'acharne à leur arracher ce que le refoulement garde secret : « Il faut, écrit Freud à Fliess le 25 Mai 1897, déterrer le caractère infantile du patient, il faut le faire plier, « lui jeter l'interprétation à la figure ». Cet affrontement brutal, sans doute déterminé par l'urgence à prouver le bien-fondé des intuitions et des convictions scientifiques, sera plus tard abandonné pour une patience infinie, une attente mesurée, une endurance à toute épreuve. La découverte des résistances ne tient-elle pas à la mise en échec de l'impatience ? Et l'élaboration de la technique, si insistante quant à la nécessité d'attendre, de ne pas se précipiter, de ne pas lancer « triomphalement » des interprétations trop précoces et donc inefficaces, incite, bien plus tard à la sagesse voire à l'attentisme : « Quand vous aurez trouvé les interprétations justes, une nouvelle tâche se présente à vous. Il vous faut attendre le moment opportun pour communiquer votre interprétation au patient. »(Freud, 1926 e, p. 89)

La perlaboration, cette opération majeure dans la cure, offre le contrepoint absolu de l'impatience à dire, de l'empressement à dévoiler. Poursuivre, persévérer, c'est bien l'idée dominante de Freud en 1914. Ne pas se contenter de la désignation des résistances et de leur interprétation si satisfaisante soit-elle (pour l'analyste !) car « en donnant un nom à la résistance, on ne la fait pas pour cela immédiatement disparaître. » (Freud, 1914g, p. 114)

La phase de la perlaboration qui suit, dans les meilleurs moments de l'analyse, l'identification des résistances, doit advenir associativement, pour que le sens donné trouve son écho. Il y a une contrainte de latence, parce que l'analysant se heurte à ce qui fait obstacle et opposition, parce qu'un temps intérieur lui appartient pour pouvoir découvrir ce qui est en cause à travers ses empêchements, son agrippement au familier, son attirance pour la répétition du même.

Les analystes seraient-ils alors soumis à l'obligation d'attendre et seulement d'attendre ? Assignés à résidence en quelque sorte, dans une passivité requise après l'effort et l'impatience de devinement, de construction, de proposition de sens. Quels rapports de force, quels rapports de sens, quels rapports de temps entre eux deux ? Ceux-là même qui

font la trame ou le drame du transfert ! Ils sont minutieusement convoqués dans ce labeur marqué par la lenteur, par la durée, et comme fixé, rivé à une topique réfractaire au déplacement. La leçon de Freud est claire, avec sa note de consolation : ne soyez pas déçu, plus tard, vous verrez ... Comme un père dit à son enfant « Tu verras quand tu seras grand ! »

A entendre comme promesse, comme investissement du futur, mouvement libidinal plein et non arrêté sur constat d'impuissance. Il n'y a pas de magie de l'analyse, il n'y a pas de dressage de l'inconscient par le verbe qui le parle, pas de « lève-toi et marche ! » qui assurerait le pouvoir de la parole sur une psyché paralysée de résistances. C'est ce message qui peut être entendu dans les mots de Freud, l'idée que l'analyse n'est pas une entreprise maîtrisante et que même la pensée et le sens qui l'animent ne peuvent, dans l'immédiateté d'une toute-puissance illusoire, avoir tout à fait raison de l'inconscient.

« L'apprentissage de la patience », selon la formulation d'André Beetschen (1986) inscrit une conflictualité paradoxale pour l'analyste car il faut bien que l'excitation demeure pour elle est le moteur de la cure ! Il faut bien, alors, que l'impatience persiste, qu'elle maintienne l'étincelle de la découverte soudaine, de la mise en sens brutale, de l'émergence d'affects flamboyants, il faut bien qu'elle soit là pour qu'adviennent les moments de colère ou d'élation, de déception ou de jubilation ou tout simplement de plaisir et de déplaisir, grâce à la mobilité pulsionnelle du transfert et de ses empresses.

Catherine Chabert
catherine@chabert.org

Références bibliographiques

- Beetschen A. (1986), Une patience déliée, in *L'attente, Nouvelle revue de psychanalyse*, 34, 65-85
Freud S. (1897), « Lettre à Fliess, 25 Mai 1897 », in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 179-182
Freud S. (1914g), Remémoration, Répétition, Perlaboration, *La technique psychanalytique*, PUF, 2004,
Freud S. (1926e), *La question de l'analyse profane*, Folio/Essais, Gallimard, 1985

- **L'AUTOEROTISME EN DEFAUT** – numéro Deauville

Envoi des textes : 1/01/2018 – Parution : Juillet 2018

Ce numéro s'appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque fermé) disponibles sur demande par mail (rfpsy@spp.asso.fr).

- **LACAN AUJOURDHUI** n°2018-4

Envoi des textes : 1/04/2018 – Parution : Septembre 2018

ANNEE 2019

- **LE REGARD** n° 2019-1

Envoi des textes : 1/09/2018 – Parution : Mars 2019

Argument disponible à partir du 1^{er} septembre 2017

- **IDENTITES** n° 2019-2

Envoi des textes : 1/11/2018 – Parution : Mai 2019

Argument disponible à partir du 1^{er} novembre 2017

- **THEME A VENIR** – numéro Deauville n° 2019-3

Envoi des textes : 1/01/2019 – Parution : Juillet 2019

Argument disponible à partir du 1^{er} janvier 2018

- **INFINI ET ILLIMITE** n° 2019-4

Envoi des textes : 1/04/2019 – Parution : Septembre 2019

Argument disponible à partir du 1^{er} avril 2018

- **LA BISEXUALITE** n° 2019-5

Envoi des textes : 1/07/2019 – Parution : Décembre 2019

Calibrage : 15 000 signes max.

Seuls les inscrits au Congrès peuvent proposer un texte

ANNEE 2020

- LA PRECOCITE n° 2020-1

Envoi des textes : 1/09/2019 – Parution : Mars 2020

Argument disponible à partir du 1^{er} septembre 2018

- DEUX n° 2020-1

Envoi des textes : 1/11/2019 – Parution : Mai 2020

Argument disponible à partir du 1^{er} novembre 2018